

L'Autre comme Face de la Terreur*

Emanuela Ilie**

The Other as the Terror Face

Abstract:

The study entitled *The Other as the Terror Face* describes and analyses the most significant dark forms of the Otherness that appear in the poetry composed in the Romanian communist prisons and work camps. Even though the esthetical value of this particular type of prison creation is sometimes reduced, the reader aims to focus on the existential side of the testimony offered in such sufferance poems. An essential part of the complicated process that includes suffering distillation and survival attempt is represented by the relationship with the evil other and his understanding.

Keywords: prison poetry, sufferance, otherness, torturer, survival

Dans une étude récente, nous avons présenté les hypostases et les significations (psychologiques, sociales, religieuses) de l'identité représentée poétiquement dans une espèce à part de lyrique : la poésie carcérale (Ilie, 2014 : 93–105). Composée pendant la détention de leurs auteurs dans les prisons communistes, apprise par cœur, transmise par l'alphabet morse ou rayée sur un morceau de savon, mais toujours gardée dans la mémoire des survivants, cette poésie a pu être publiée à partir de 1990, en quelques anthologies mémorables (Popescu, 1995 ; Cistelean, 2006 ; Romanescu, 2012). Celles-ci ont redécouvert aux lecteurs un type de poèmes à une impressionnante charge émotionnelle et documentaire, grâce au contexte particulier de la rédaction et à leurs mises, plutôt est-éthiques qu'esthétiques. A la suite des souffrances terribles de leurs auteurs, ces textes poétiques ont un vecteur identitaire bien justifié : la matière poétique suit d'habitude et décrit sensiblement les référents correspondant à l'affaiblissement de l'identité matérielle / biologique et sociale de l'être emprisonné, pour tirer au clair l'importance de la conservation de son identité spirituelle. Nous nous proposons ci-dessous à décrire le rôle de l'Autre comme face de la

* Paper presented at the International Symposium "Research and Education in Innovation Era", "Aurel Vlaicu" University of Arad, 5–7th of November 2014.

** Associated Professor Ph D, "Alexandru Ioan Cuza" University of Iași, iliemma@yahoo.com

terreur dans ce processus compliqué dont le résultat final semble le salut de l'être, soit-il dans la forme de la création poétique ou de l'épiphanie strictement religieuse.

1. La prison, « cité de deuil à mon cœur »

Avant tout, rappelons-nous le fait que la plupart des 89 auteurs présents dans l'anthologie bilingue de Romanescu (la plus complète du point de vue de la variété des textes et du nombre des poètes inclus) considèrent la prison une cité ténébreuse, un immense cimetière, sinon un véritable enfer noir. Cette sombre perception a comme cause générale la souffrance physique et psychique extrême, inhérente à l'enfer concentrationnaire. C'est à dire: les variées formes de torture, les maladies, la famine, le froid, les battements continuels, la terreur à différentes faces, qui transforment dès le début l'expérience de l'emprisonnement dans un enfer *décoloré*, comme celui décrit par N. Steinhardt dans le *Journal du bonheur* : « La cellule 34 est une sorte de tunnel sombre et long, à de nombreux et forts éléments de cauchemar ... il est une assez réussite image d'enfer décoloré » (Steinhardt, 2008 : 82). Presque sans exception, les témoignages poétiques des survivants abondent en détails choquants sur cet enfer. La perspective générale est effrayante et confirme le fait que, dans les prisons ou les camps de travail roumains, on mesure tout – dès les propres sensations ou les relations avec les autres au Temps même – par une seule réalité organique, celle de la souffrance physique ou morale. Bien que la liste poétique des châtements ne soit aussi longue et explicite que l'inventaire minutieux réalisé dans les écrits autobiographiques de genre (Steinhardt, 2008 ; Anania, 2009 ; Pavlovici, 2011 etc. etc.), elle révèle toujours l'importance énorme que les autorités communistes et leurs instruments accordent aux mauvais traitements appliqués aux détenus politiques. Le texte versifié par Traian Popescu en *Pitești-Gherla* (où l'étudiant a été emprisonné entre 1948 et 1964) est, de ce point de vue, exemplaire :

Bruits, crissements,
Larmes, sanglots, gémissements,
Sueur, prière,
Affreuse torture,
Corps assenés,
De coups de bâtons,
Yeux dilatés,
Ecarquillés
Vers la mort
Pour la prière
De les emmener
Sur l'autre bord...

Lave brûlante – la soupe bouillante !
« Lampe-la vite sans mot dire,
Ne t'arête pas, c'est interdit,
Avale-la, vas-y, vas-y! »
Pleurs et tonnerres, cris, déchirements,
Crucifiements, tourments ! (Romanescu, 2012 : 467)

Pour tous les condamnés, « l'affreuse torture », sadiquement variée et raffinée (la famine et le froid extrême en étant les plus supportables des souffrances), a comme finalité unique l'humiliation et l'annulation de leur ancien être biologique. La même fonction doit avoir la dénaturation systématique de l'identité socioprofessionnelle de l'incarcéré. Les emprisonnés n'ont plus de noms et ne sont plus des étudiants, des médecins, des professeurs, des prêtres, des paysans etc., mais des entités que les tortionnaires veulent annuler toute possibilité de distinction. Des entités réduites à simples *nombres* (comme témoigne par exemple le sombre *281*, écrit par Radu Gyr : « Le numéro qui brule sans cesse/ sur ma cage millénaire./ Le numéro de mes sanglots./ Le numéro de mon sang. » – Romanescu, 2012 : 47) ou « des gens/ sans ombre » (comme reconnaît Simion Giurgeca dans le texte intitulé même *L'ombre* – Romanescu 2012 : 179). Les agonisants ont souvent l'impression que même pendant la mort on les refuse toute sorte d'identification ou d'individualisation. La plupart des poèmes carcéraux qui constituent des portraits collectifs des incarcérés insistent d'ailleurs sur l'idée de souffrance et de mort en commun. Un motif lyrique spécifique, dans ce cas, est celui du *mort-vivant*, du *revenant* ou du *spectre*: après les tortures diverses, souvent combinées (la soif et la famine, le battement continuel et la torture physique, le manque d'hygiène élémentaire et le froid, l'interdit du sommeil et le battement aux pieds etc.), les détenus se transforment en *spectres*, sinon des *ombres rayés*, qui doivent expérimenter une mort éternelle. Le poème *Nous sommes les morts*, par Corneliu Deneșan, par exemple, débute par la reconnaissance de la condition commune de mort-vivant (« Nous sommes les morts, spectrales ombres / Vergées, sans voix et sans sourire, / Nous sommes les maîtres des coins sombres./ L'espoir en nous n'est qu'un délire – / Horloges de terre prête à bouillir. ») et finit de la même façon : « Dans notre monde il n'y a pas de cierges, / il n'y a que de larmes qui nous viennent du ciel, / Nous envoyons notre pensée dans le lointain, / Par des prières que l'on dit à l'autel doucement. / Attendez-nous ! Nous sommes des morts vivants !... » (Romanescu, 2012 : 347–349).

Dans ce contexte, la perception presque générale de la prison comme espace démoniaque, comme caveau ou cauchemar diabolique est

parfaitement justifiée. Dans le poème *Jilava*, par Gh. Gorunescu-Penciu, on peut découvrir plusieurs formes de cet enfer :

Le ciel de mes espérances s'assombrit,
 Lourde tomba la nuit
 Comme un vaste, triste champ
 Dépourvu de chant.
 Tic-tac, tic-tac, les secondes font
 Cité de deuil à mon cœur.
 Qui le saura, Seigneur ?
 Quatre murs m'enserrent et me sont caveau ;
 Mon rêve se meurt derrière eux,
 Mes frères, mes sœurs y meurent aussi
 Avec leurs rêves de jeunesse, inouïs.
 Ma main s'endort sur la lyre, hésitante,
 Les cordes moururent depuis longtemps
 En me laissant l'enfer d'ici-bas: *Jilava*. (Romanescu, 2012 : 141)

2. L'Autre comme face de la terreur. « Les geôliers avec leurs yeux de fiel »...

Un rôle essentiel dans le procès de la préservation de « ce rêve démoniaque » est détenu par l'altérité sinistre représentée par les tortionnaires toujours prêts à détruire toute possibilité de paradis imaginaire. Plusieurs textes carcéraux contiennent les lignes définitoires des portraits des terribles geôliers associés, eux-aussi, à des formes indistinctes (ombres, simples silhouettes), mais autant plus terrifiantes. La plus commune des associations approche les tortionnaires aux matériaux rigides (calcaire, fer), les mêmes matériaux rigides utilisés à la construction de l'univers parfaitement clos de la cellule. L'aliénation lente, mais sûre, la sensation continuelle d'asphyxie, la forte impression d'exile sans défense dans un univers cauchemaresque justifient la comparaison avec l'univers de Kafka, reconstruit de quelques lignes dans un poème de Constantin Aurel Dragodan, en dépit de la confusion nominale – le geôlier reçoit le nom du condamné qui ose à rêver aux merveilles spirituelles ou culturelles, mais est brutalement arrêté par le voleur de beautés interdites :

Les murs s'écroulent et se perdent dans l'azur,
 Nous, on part dans le temps sur un pont de cocagne,
 On écoute pieusement, la foule toute autour,
 Les paroles qu'Il prononce de haut de Sa montagne.

Les patriarches, les saints, y arrivent à nouveau,
 Aca démos nous ouvre à nouveau son jardin.
 Salut, Platon, emmène-nous, mon vieux,
 Dans le monde des idées, ce royaume divin !

Les poètes sont là, ils y arrivent encore :
Voici Charles au coucher du soleil à Cythère,
Edgar le fantasque pleurant son Lenore,
Mihaï éclatant en étoile de lumière.

Mais un K. vient passer comme une ombre d'enfer
Et toutes les merveilles disparaissent d'un coup...
Aux portes, les geôliers avec leurs yeux de fiel,
Un cri se lève en nuit, s'envolent les verrous/

Avec des chaînes, de la faim et du froid inouï,
Les noires cellules attendent patiemment
Ces voleurs qui volent de l'Eden interdit
Des roses de lumière aux épines de diamant. (Romanescu, 2012 : 213–215)

Comme dans cet éloge à une idéale *Bibliothèque en Morse*, converti en portrait du malfaiteur, la plupart des portraits des geôliers contiennent fréquemment des lexèmes du champ lexical du noir, de la mort ou de la cécité. Assez commune est aussi l'utilisation de la métonymie geôlier-œil terrible, qui gèle, pareil à la mortelle Méduse. Pour Eugeniu Magirescu, par exemple, l'œil rapace du geôlier devient synonyme à l'interdit, donc un symbole de *L'Infirmité* des incarcérés obligés à s'annuler toute réaction et tentation humaine:

Interdit de chanter, de parler,
De dormir, de prier, d'écrire et de lire, d'être
Près d'un autre homme, de voir le ciel,
De regarder par la fenêtre,
Que sur coup on te frappe par le fer
Ce misérable œil de geôlier. [...]

Interdit de gémir en misère.
De penser aux tiens, de faire, de défaire...
Sur le bagne est écrire fouet, humiliation,
Interdit d'espérer d'autre jours, d'autres aurores,
Interdit de gésir, de mourir. (Romanescu, 2012 : 199)

« Surveillé de voleurs, de bandits » (Romanescu, 2012 : 127), le détenu supporte un procès continuuel d'humiliation dont la finalité est la perte identitaire. La brutalité du geôlier se manifeste prioritairement comme assaut dirigé sur les référents identitaires fragiles. Quand même, le vrai but n'est pas la dégradation physiologique, mais celle du psychologique. L'oubli du passé heureux, l'affaiblissement de l'espoir et de la croyance sont les plus communes des formes qui annoncent cette crise profonde et difficile, sinon impossible à supporter dans les pires conditions que les tortionnaires ne cessent jamais à entretenir. Leur

effort est autant plus soutenu pendant les fêtes religieuses, pour que l'incarcéré soit incapable de sentir le frisson ou le tressaillement du sacré. Chaque *La Nuit de Noel* semble à celle décrite par Petre Baciuc dans un texte riche en thèmes identitaires:

Mis en chaînes, par le froid déchiré,
 Me surveille dans la nuit le maudit geôlier,
 Je n'ai pas de fenêtre, on me prit les habits,
 Je tourne en rond, le froid me meurtrit.
 Le geôlier verse de l'eau froide sur moi ;
 Jésus, j'ai mal, Jésus, comme elle est lourde ma croix !
 Nuit de Noel. Je ne chante plus la veille.
 O, Jésus, Jésus,
 J'ai faim, j'ai sommeil... (Romanescu 2012 : 231)

Bien que peu nombreuses, les poèmes construits intégralement comme portraits des bourreaux sont des plus expressifs. La perspective fréquente regarde l'immixtion des éléments propres aux règnes (humain-végétal-animal) ou la perception de l'Autre comme une somme d'attributs zoomorphes ayant comme noyau sémantique la cruauté. Le procédé se rencontre aussi dans les autres catégories de textes carcéraux ; surtout les mémorialistes ou les diaristes nomment les tortionnaires « des serpents », « des tigres », « des hyènes », « des rats », « des chauve-souris » etc., en insistant sur leurs attributs animaux ou diaboliques. En fait, « leur figure était circonscrite au bestiaire des êtres cachés, sinueux et dévorateurs ». (Cesereanu, 2005 : 167). On trouve la même situation dans les textes lyriques qui tentent de surprendre l'antihéros spécialisé en terreur. Le bestiaire utilisé d'habitude dans les portraits des tortionnaires puisse donc paraître assez réduit: le poète préfère de les comparer aux reptiles ou aux félines à diverses tailles et couleurs, pour relever leur total manque d'humanité. Le plus éloquent est la projette Sergiu Aurel Mandinescu dans *Cœur de bourreau* :

Vide intégral, néant complet,
 Tête de paon multicolore,
 Cœur plein de haine – bête enragée.

Immenses panthères de nuit noire,
 Tigres jaunes des soleils couchants
 Et grands serpents aux corps roulants
 Prêts à étouffer tout espoir.

Sous les vagues lourdes de silence,
 Dans les ténèbres d'ermitages –
 La vaste jungle des bêtes sauvages.
 Y trouver l'homme, aucune chance ! (Romanescu, 2012 : 449)

Finalement, *Le Geôlier* décrit par Mircea Ionescu-Quintus dévoile l'autre variante significative du double animal de cette face de la terreur : le singe qui vient de descendre de l'arbre, capable de parler, mais incapable de prouver les autres attributs humains. La simplicité désarmante des vers n'atténue l'intensité de la souffrance du captif qui se sent quand même supérieur aux bêtes qui l'enchaînent :

Sentant
frisson humain,
le singe
descendit doucement
de l'arbre et
quelque temps
après,
il se mit
à parler.

En somme
être HOMME
il
le rata ! (Romanescu, 2012 : 489)

Excédé de la souffrance, le détenu perçoit celui qui la provoque comme une espèce déshumanisée, parfaitement emblématique au labyrinthe souterrain où il semble captif sans aucun fil d'Ariane. Ça explique aussi le refus de le décrire en couleurs vives et le diviser en catégories distinctes. Avec une lucidité douloureuse, le portraitiste s'interdit de voir en l'autre la base de l'hierarchie de la terreur, donc un simple outil du système de répression. En conséquence, il se représente le tortionnaire comme l'emblème ténébreuse du système même. L'altérité poétique de Radu Gyr, qui décrit la figure lumineuse du père affligé venu dans le *Parloir*, se sent harcelé par « Une gueule infâme [qui] émanait des ténèbres, de la brume/ et des pourritures de tourment.. » (Romanescu, 2012 : 43). C'est la perspective générale sur cette figure maléfique, qui ne cesse de garder les ténèbres – fonction immédiate et constante, en dépit de la matière dans laquelle elle se corporalise ou de sa fixation sur l'axe hiérarchique du pouvoir. L'altérité ténébreuse assombrit en tout cas l'horizon de l'être incarcéré.

Une métaphore subséquente, celle de l'ombrage ou du noir du soleil, ajoute quelquefois un plus de tragique à cette perception commune. Dans un poème intitulé *Forteresse 13, Jilava*, Valentin A. Cantor confond délibérément les éminences grises du haut de la pyramide communiste et les « sans-cerveau... les assombris de l'ensanglantée « Lumière de l'Est » / prise pour réveil au lieu du Soleil » (Romanescu

2012 : 493). Encore plus explicite est l'association ombre-manque d'humanité dans un texte de Simion Giurgeca, *L'ombre* :

La lumière n'a pas d'ombre.
Les corps en ont seulement
si par hasard
la lumière tombe dedans. [...]

Et pourtant il y a des gens
sans ombre ;
Lui précisément, Celui
Que L'on appelle
« L'Homme sans ombre »...

Hélas, hélas !
Son « Ombre »
assombrit le soleil ! (Romanescu 2012 : 179)

Si les détenus ont été obligés à devenir ombres, leurs gardiens se sont perdus les ombres en devenant les outils d'un système terrible, qui vit dans les ténèbres et se nourrit des ombres. Mais l'ombre du mal n'est que le Mal même.

3. À quoi sert la description poétique de l'Autre ? « D'un vers enchaîné, vainqueur »...

Dans les pires conditions de prison, l'autre comme face de la terreur n'est pas l'unique forme de l'altérité. Les détenus sont y entourés par des formes distinctes de l'autre. Même quand certaines circonstances les jettent « dans une solitude sans marges » (Anania, 2009 : 315), la nécessité du dialogue – soit il religieux, culturel ou proprement-dit humain – les détermine l'appel aux substituts de la sphère du zoologique : des punaises, des poux, des cafards, des cancrelats, des rats devenus *Compères de solitude* et destinataires du discours lyrique de Radu Gyr, une araignée transformée, par Vasile Pânzaru, en *Chère camarade!*, un hibou et des chauves-souris, partenaires des ombres enterrées dans *La Vallée des pêcheurs* que Serafim Pâslaru contemple sans aucun reste de vigueur (Romanescu, 2012 : 57, 392, 479 et 173) etc. etc. Plus heureux sont ceux qui ont la possibilité d'appeler aux camarades de souffrance, soient-ils des simples paysans ou des intellectuels qui puissent transformer la prison en académie ou en école privée. Une série consistante de poèmes carcéraux sont rédigés comme hymne à l'amitié ou comme ode de reconnaissance. Puis que l'ami de prison a quelque fois le pouvoir de provoquer l'épiphanie salvatrice, il est aimé comme un frère protecteur, nous admet par exemple Andrei Ciurunga :

Mon camarade de baignoire du chagrin
Toi, mon bon frère de mauvais pain sans blé,
On souffre tous les deux de la même plaie
Et tous les deux, on ronge le même frein...

Mais le vent m'envoya, ou peut-être le ciel,
Dans les pleurs des menottes vieilles et rudes,
Une chanson que le géolier
Ne vit pas s'évader d'Aïud.

Quand la nuit noire me couvrait de sa houle,
Ensanglanté par les griffes du délire,
Jésus venait chez moi dans la cellule,
Emmené par le martyr Radu Gyr. (Romanescu, 2012 : 35)

A part les camarades de souffrance, les condamnés se rapportent au souvenir des images les plus chères (mère, père, fils, fille) et surtout au sacré comme l'altérité radicale, entendue comme garant essentiel de la survie psychologique et spirituelle. L'amitié, la foi intercédée par la prière et la création, surtout celle lyrique, apparaissent comme milieux primordiaux qui facilitent aux condamnés la discipline intérieure, la survie de l'esprit. Les confessions lyriques à mise ontologique des plus hautes que nous avons citées prouvent que dans l'enfer des prisons les crises identitaires ont eu quelquefois un effet opposé à celui attendu par les autorités : au lieu de la perte ou de la destruction identitaire totale, ceux qui ont appelé aux poésies carcérales ont ressenti un renforcement de l'identité spirituelle (Ilie, 2014 : 93–105).

Mais aux formes d'altérité idéale auxquelles se rapporte l'incarcéré dans son essai désespéré de se sentir libre et de s'unir à l'Esprit, s'oppose, brutalement, l'Autre perçu – nous avons vu – comme face de la terreur. Sans aucun doute, si on tient compte seulement de ses attitudes envers les êtres qu'il doit agenouiller par les plus raffinées formes de torture, cet autre démoniaque ne paraît avoir que des fonctions destructives. La plupart des portraits du tortionnaire nous rappellent d'ailleurs la fonction générique de toute prison, destinée, selon Michel Foucault, à « surveiller et punir » (Foucault, 1975). Mais nous devons nous demander si son rôle s'arrête vraiment ici. La réponse doit tenir compte de la réalité du texte poétique même. Sa finalité pneumatique passe par et doit énormément au contexte particulier de son élaboration mentale, y inclus aux acteurs diaboliques qui évoluent sur cette scène des horreurs. Les *Inscriptions sur le savon*, comme se nomme Nicolae Nicolau les vers simples, sortent de la terreur et sont capables de surmonter cette réalité ; d'ailleurs, elles sont souvent

présentées comme des messagers des emprisonnés, qui puissent s'envoler, selon l'exemple des oiseaux contemplés par les barres:

On affrontait la terreur
 Et on se sentait bénits
 De la sainte eucharistie
 D'un vers enchaîné, vainqueur.
 Des cellules, de la cité,
 Incrustés sur le savon,
 Nos chants prenaient leur envol
 Comme un libre martinet. (Romanescu, 2012 : 271)

Les textes carcéraux, ces documents à valeur esthétique inégale, mais à valeur ontologique considérable, naissent quelquefois grâce exactement à ceux qui devraient annuler tout effort créateur. Dans le territoire hermétiquement clos que les tortionnaires tentent de transformer en milieu idéal de manifestation de la terreur et unique représentation sensorielle de l'être emprisonné, celui-ci comprend finalement que, seul, le retour au sacré et à la foi puisse représenter la solution de salut suprême. Des dizaines de textes lyriques carcéraux sont rédigées sous la forme de poème-prière : *La Faim* – Nichifor Crainic, *Prière* – Fronea Bădulescu, *Retour* – Serafim Pâslaru, *Témérité* – Ion Păunescu Daia, *Les cloches* – Costin Dacus-Florescu, *Prière pour ceux qui moururent dans les prisons* – Eugenia Indreica-Damian, *Appel* – Petre Baicu, *Prière* – Mihai Burlacu, *Prière* – Virgil Mateiaș *Désir* – Deliu Iulian Bălan, *Prière* – Paul Găleşteanu etc. Des autres sont configurés comme séquences liturgiques: *Hymne à la joie* – Ilie Mocanu, *Chant de Noel* – Constantin Aurel Dragodan, *Chant de commencement* – Virgil Maxim, *Psaume* – Gheorghe Popescu-Vâlcea, *Hymne à ceux qui tombèrent* – Valeriu Gafencu, *Psaume* – Gheorghe Stănescu, *La nuit de la Résurrection* – Ion Golea etc. Finalement, on signale les poèmes composées à la forme simple de confession de nature purement religieuse : *Aveu* – Petre Strihan, *Insignifiance* – Ilie Imbrescu, *Nuit de Noel* – Petre Baci, *Doute* – Demostene Andronescu, *Jésus*, *Jésus* – Valeriu Gafencu, *Aiud* par Dumitru D. Bacu, *La mare du désespoir* – Flora Crăcea, *A Zarca de l'Aiud* – Teofil Lianu etc. (Ilie, 2014 : 100–105) Ce genre de texte témoigne toujours de l'élevage spirituel et du triomphe de la lumière intérieure sur le noir contextuel.

Sans aucun doute, cette espèce de poésie carcérale doute considérablement à la relation de son auteur avec le terrible autre qui a fait l'objet de notre travail. Obligé à supporter soit la terreur exercée sans cesse, soit l'isolation totale de la geôle, le détenu se cultive le sens poétique. Tout assaut des forces du mal se prouve finalement bénéfique, même pour le poète de circonstance, découvert et manifesté seulement

en prison. Il apprend à convertir même cette hypostase du Mal dans un véhicule – sombre, mais efficace – du lyrique.

RÉFÉRENCES:

- ***, *Antologia poeziei carcerale*, selecție și prezentare de Ioana Cistelean, Editura Eikon, Cluj-Napoca, 2006.
- ***, *Poeți după gratii*, Editura Mănăstirea Petru Vodă, 2010.
- ***, *Poezii în cătușe*, Antologie, prefață și note de prof. univ. dr. Aurelian I. Popescu, Postfață de Nicolae Panea, Editura Omniscop, Craiova, 1995.
- Anania, Valeriu, *Memorii*, Editura Polirom, Iași, 2009.
- Bădiliță, Cristian; Coțac, Emanuel (editori), *Și cerul s-a umplut de sfinți... Martiriul în Antichitatea creștină și în secolul XX. Actele colocviului internațional, Sighet, 2–5 iunie 2011*, Curtea Veche Publishing, București, 2012.
- Cesereanu, Ruxandra, *Gulagul în conștiința românească. Memorialistica și literatura închisorilor și lagărelor comuniste. Eseu de mentalitate*, ediția a II-a revăzută și adăugită, Editura Polirom, Iași, 2005.
- Cistelean, Ioana, *Poezia carcerală*, Editura Paralela 45, Pitești, 2000.
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- Ilie, Emanuela, „Dă-ne, Doamne mântuirea/ pentru jertfa ce-am adus”. *Poezia – rugăciune în spațiul închisorilor comuniste*, en „Text și discurs religios. Lucrările Conferinței Naționale „Text și discurs religios”, ediția a II-a, Iași, 13–14 noiembrie 2009”, nr. 2/ 2010, Editura Universității „Al. I. Cuza”, Iași, 2010.
- Ilie, Emanuela, *La poésie et l'enfer décoloré*, en „Communication interculturelle et littérature”, No. 1 (21)/ 2014 – *Identité et mémoire culturelles en Europe aux XX^e – XXI^e siècles* (Tome I, 289 p., Tome II, 288 p), Actes du Colloque International *Identité et mémoire culturelle en Europe aux XX^e– XXI^e siècles*, Université „Dunărea de Jos” de Galați, Faculté des Lettres, Centre de recherche *Communication interculturelle et littérature*, 24–25 octobre 2014, Coordination Alina Crihană, Simona Antofi, Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2014.
- Pavlovici, Florin Constantin, *Tortura pe înțelesul tuturor, Memorii*, ediția a II-a, Editura Fundației Academia Civică, 2011.
- Popescu, Traian, *Experimentul Pitești. Reeducarea prin tortură în închisorile Pitești, Gherla, Tg. Ocna, Canal. Atacul brutalității împotriva conștiinței*, Cuvânt înainte de Răzvan Codrescu, ediția a II-a, revăzută și adăugită, Criterion Publishing, 2005.
- Romanescu, Paula, *Unde sunt cei care nu mai sunt? / Où sont-ils ceux qui n'existent plus?*, Prefață, note, selecție poeme, traducere de Paula Romanescu, Cuvânt înainte Dan Puric/ Préface, notes, sélection des poèmes, traduction par Paula Romanescu, Avant propos par Dan Puric, Editura Beta, București, 2002.

Steinhardt, N., *Jurnalul fericirii*, Argument de P. S. Justin Hodea Sigheteanul, ediție îngrijită, studiu introductiv, repere biobibliografice și indice de Virgil Bulat, Note de Virgil Bulat și Virgil Ciomoș, cu *Un dosar al memoriei arestate* de George Ardeleanu, Mănăstirea Rohia și Editura Polirom, Iași, 2008.

